

**Jacob
Wassermann
*L'or de
Cajamalca***



Le livre

De l'or, de l'or, de l'or !

En 1532, le général Pizarro part à la conquête du Pérou et entre dans la ville de Cajamalca. Ses hommes et lui sont éblouis par ce qu'ils découvrent : il y a de l'or partout.

Pour s'en emparer, Pizarro a un plan : il va capturer l'Inca Atahualpa, empereur du Pérou, et réclamer le plus d'or possible en échange. Mais jusqu'où ira cette fièvre de posséder, violente et incompréhensible ? Et aura-t-elle jamais une fin ?

« Le plus beau livre écrit en langue
allemande du XX^e siècle. »

Thomas Mann

L'auteur

Jakob Wassermann est un des grands romanciers allemands de notre siècle. Fils d'un modeste commerçant juif, il est né en 1873 à Fürth, ville industrielle du sud de l'Allemagne. Après une jeunesse assez misérable, il deviendra tour à tour secrétaire d'un écrivain et rédacteur dans un journal satirique avant de connaître la célébrité par ses romans. Mort en 1934 à Altaussa, en Styrie, province autrichienne, il eut souvent à souffrir de l'antisémitisme. Ses livres ont été brûlés en place publique par les nazis.

Jakob Wassermann

L'or de Cajamalca

Traduit de l'allemand par François Mathieu

Médium poche
l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

1

Ce qui suit a été consigné par le chevalier puis moine Domingo de Soria Luce, dans un monastère de la ville de Lima, où il s'était retiré du monde, treize ans après la conquête du Pérou.

En novembre de l'an 1532, notre troupe composée de trois cents chevaliers et fantassins traversa, sous la conduite du général Francisco Pizarro – paix à son âme – les terribles montagnes de la Cordillère. Je ne m'appesantirai pas longtemps sur les difficultés et les dangers de cette marche. Je me contenterai de dire que nous crûmes parfois notre dernière heure venue et que nous attachâmes moins d'importance aux tourments de la faim et de la soif qu'aux horreurs de la nature sauvage, aux abîmes béants, aux sentiers à pic, qui étaient en certains endroits si étroits que nous devions descendre des chevaux et les tirer derrière nous par la bride. Je n'ai pas non plus l'intention d'évoquer l'épouvantable désert, le froid et les tempêtes de neige ; ni que quelques-uns d'entre nous maudirent la funeste décision qui les avait conduits dans ce fatal pays.

Le septième jour toutefois nos souffrances prirent fin, et, quand le soir arriva, nous entrâmes, épuisés et pourtant fort excités, dans la ville de Cajamalca. Depuis le matin, il avait fait beau, mais on craignait à présent que la tempête n'éclatât. D'ailleurs, la pluie, mêlée à la grêle, commença bientôt à tomber, et il se mit à faire froid. « Cajamalca » signifie approximativement « ville gelée ».

Notre étonnement fut grand de trouver la ville complètement abandonnée. Personne ne sortit des maisons pour nous saluer, à la différence des régions côtières où nous avons pu observer cette coutume. Nous empruntâmes à cheval des rues sans rencontrer âme qui vive ni entendre d'autres bruits que ceux des fers des chevaux et leur écho.

Mais avant que la nuit ne fût complètement tombée, nous aperçûmes encore sur les pentes de la montagne, à perte de vue, une quantité incalculable de tentes blanches, dispersées comme des flocons de neige. C'était l'armée de l'Inca Atahualpa, et cette vision plongea, même les plus courageux d'entre nous, dans le désarroi.

Le général estima nécessaire d'envoyer une ambassade auprès de l'Inca. Pour ce faire, il choisit le jeune chevalier Hernando de Soto, auquel me liait une franche amitié, et quinze cavaliers. Au dernier instant, de Soto obtint du général la permission que je l'accompagne, et j'en fus heureux.

Nous nous mîmes en route de très bonne heure. À droite, la montagne culminait dans les éthers; devant nous, la plaine prospérait; et à gauche tout était si nouveau que je ne cessais de regarder et de m'étonner.

Au bout d'une heure, nous parvînmes au bord d'une large rivière au-dessus de laquelle avait été construit un pont de bois. Nous y étions attendus, et l'on nous conduisit jusqu'au camp de l'Inca. Bientôt nous nous trouvâmes dans une vaste cour entourée d'un portique. Les colonnes étaient artistement ornées de motifs en or. Les murs étaient recouverts

de mortier jaune et bleu de cobalt. Au milieu, il y avait un bassin de pierre circulaire, alimenté en eau chaude et froide par des conduites de cuivre. Des nobles magnifiquement parés et des femmes se tenaient autour du prince, qui portait un habit écarlate et, sur le front, signe de la souveraineté, la borla rouge, dont les franges lui tombaient jusqu'aux yeux.

Il avait un joli regard à l'expression étrangement cristalline et pouvait avoir une trentaine d'années. Il était de forte stature, bien proportionné ; son air impérieux était cependant empreint d'une délicatesse qui nous surprit. De Soto avait emmené l'interprète Felipillo, un indigène baptisé depuis peu, homme profondément sournois, qui, par la suite, fut cause de grands malheurs, comme j'en rendrai compte quand l'occasion se présentera. Il nourrissait une haine contre ses compatriotes dont nous ne pûmes jamais complètement pénétrer la nature ni l'origine ; il fut l'unique rebelle et renégat que nous trouvâmes au Pérou.

Par son truchement, de Soto s'adressa donc à l'Inca. Il présenta les salutations du général et invita respectueusement Atahualpa à daigner rendre visite à notre chef.

Atahualpa garda le silence. Aucune expression, aucun regard ne laissèrent percevoir qu'il avait com-

pris le discours. Ses paupières étaient baissées, et il semblait faire un effort pour réfléchir à la signification des mots entendus. Au bout d'un moment, l'un des nobles qui se tenait à ses côtés dit :

– Ça suffit, étranger.

Ces mots mirent de Soto dans l'embarras. Nous ne pouvions pas plus deviner les pensées et les sentiments du prince que s'il y avait eu des montagnes dressées entre lui et nous. Quel monde étrange ! Quelle étrange apparence ! Quel étrange esprit ! De Soto pria alors l'Inca, sur le ton de la politesse, presque de l'humilité, de lui communiquer lui-même sa décision. À ces mots, un sourire traversa les traits d'Atahualpa. J'ai, plus tard, souvent revu ce sourire, et il m'a, chaque fois, singulièrement ému.

L'Inca répliqua par la bouche de Felipillo :

– Annoncez à votre chef que j'observe un jeûne qui s'achève aujourd'hui. Demain je lui rendrai visite. Qu'il habite, jusqu'à ma venue, les bâtiments sur la place à l'exclusion de tout autre. J'ordonnerai ce qu'il adviendra ensuite.

Ce fut à nouveau le silence. Nous n'étions pas descendus des chevaux, parce que nous nous sentions plus assurés sur les selles et que nous savions, par expérience, que nous y inspirions plus de crainte aux Péruviens. De Soto s'aperçut alors que l'Inca

contemplant avec beaucoup d'attention l'animal fougueux sur lequel, devant lui, il se tenait assis, et qui rongait bruyamment son mors en piaffant. De Soto avait toujours été fier de ses capacités équestres. L'idée de les montrer le séduisit. Il pensa également que la démonstration intimiderait le prince. Il lâcha la bride à l'animal, piqua des éperons et bondit à travers la place pavée. Puis il changea brusquement de direction, s'arrêta soudain en plein galop et dressa quasiment son cheval sur les jambes de derrière, si près de l'Inca qu'un peu de l'écume qui recouvrait les naseaux de la bête éclaboussa le vêtement royal.

Les courtisans et sa suite furent tellement frappés par ce spectacle inconnu qu'involontairement ils levèrent les bras et qu'à l'approche de l'animal fougueux, épouvantés, ils battirent en retraite. De son côté, Atahualpa conserva son calme et sa froideur. Plus tard est née la légende qu'il avait encore le jour même fait exécuter les nobles qui avaient manifesté une lâcheté si déshonorante en cette circonstance. Mais il ne s'agit là de rien d'autre qu'une invention oiseuse et malveillante, destinée à souiller l'image du prince, comme tant d'autres qui me sont par la suite venues aux oreilles.

Nous prîmes respectueusement congé d'Atahualpa et retournâmes auprès des nôtres avec des sentiments fort différents de ceux que nous avons quelques heures plus tôt. Nous avons vu l'Inca au milieu d'une puissante armée contre laquelle il eût été d'une audace insensée de combattre. Nous étions au nombre de trois cents. Nous attendions de San Miguele un renfort de trois cents autres hommes. Que pouvaient faire six cents soldats contre des myriades ? Le camp péruvien nous avait montré son éclat et sa richesse ; les ressources d'un peuple que nous avons jusqu'alors sous-estimé éveillèrent notre inquiétude ; à cela s'ajoutaient une discipline et une courtoisie qui trahissaient un état de civilisation incomparablement plus élevé que tout ce que nous avons pu voir dans les régions côtières.

De l'or, nous en avons aperçu tant et plus. Mes yeux n'avaient pas suffi à tout embrasser. À la vérité,

la rumeur n'avait ni menti ni aucunement exagéré ; il ne faisait aucun doute que nous avions atteint le but de nos brûlants désirs au moment où nous avions posé le pied au cœur de ce pays miraculeux. Mais comment s'emparer de cet or ? N'était-il pas encore plus cruel d'être à deux doigts de réaliser son rêve et d'être obligé d'y renoncer que de jouer avec une lueur d'espérance ?

Nous rentrâmes au camp découragés, sentiment que nous communiquâmes à nos compagnons et qui ne diminua pas lorsque la nuit tomba et que nous vîmes scintiller sur les flancs de la montagne les feux des bivouacs péruviens, aussi nombreux et brillants que les étoiles au firmament.

C'est à ce moment-là seulement que la force et l'audace qui caractérisaient le général nous apportèrent un solide soutien. La situation inéluctable dans laquelle nous nous étions mis le rendait heureux. Les choses avaient atteint à présent la limite voulue. Il se rendit auprès des hommes et leur parla franchement. Il fallait, leur dit-il, qu'ils eussent confiance en eux-mêmes et en la providence, qui leur avait déjà permis de traverser de bien terribles épreuves ; même si les ennemis leur étaient dix mille fois supérieurs en nombre, quelle importance cela pouvait-il avoir, puisque le ciel était avec eux ? Il fit appel à leur

ambition et leur promit de fabuleuses richesses. Comme il l'avait fait souvent, il présenta cette entreprise comme une croisade contre les incroyants, rallumant ainsi une nouvelle fois l'étincelle presque éteinte de l'enthousiasme.

Puis il convoqua le conseil des officiers. Nous entrâmes dans la maison qu'il habitait avec ses deux frères, et il nous exposa le plan audacieux qu'il avait élaboré. Il pensait attirer l'Inca dans une embuscade et le faire prisonnier en présence de son armée.

Tout le monde pâlit. Nous cherchâmes à lui faire abandonner son projet. Nous dîmes que l'engrenage était extrêmement dangereux, voire désespéré. Mais il nous opposa sèchement que c'était notre situation qui était désespérée. N'étions-nous pas menacés de toutes parts ? N'était-il pas beaucoup trop tard pour penser à la fuite et à la direction à prendre pour se sauver ? Le paysage, lui-même, s'était transformé en prison. Persévérer dans l'inaction n'était pas moins dangereux ; attaquer l'Inca en rase campagne était une folie ; il ne restait donc qu'à s'assurer de sa personne ; il en attendait un effet si extraordinaire sur le pays qu'en comparaison tous les autres moyens étaient insignifiants et dérisoires.

Je le vois encore devant moi jeter un regard noir et interrogateur à la ronde, le poing serré posé sur la

poitrine. Il n'aperçut que des fronts baissés, car son projet nous inspirait la plus grande inquiétude. En revanche il savait qu'il pouvait compter sur nous, quelle que fût la situation. Sa volonté exerçait sur ses hommes une force irrésistible.

Nous nous retirâmes dans nos appartements et nos tentes, mais il n'était pas question de dormir. Cette nuit-là, mes yeux ignorèrent le sommeil. J'étais allongé et j'épiais les voix confuses de la terre, les insinuations perfides du Malin dans ma poitrine. Et il en fut sans doute de même pour les autres.

Pour moi, comme pour eux, le pays était aussi énigmatique que l'était le sphinx ; image du temps qui passe, impénétrable ; image de l'être renié de Dieu ; image aussi de la nature gigantesque, plus prometteuse que généreuse. Cela commençait par la vue sublime sur la montagne ; elle émergeait de la mer comme une assemblée d'épouvantables titans ; en haut les sommets couverts d'une neige d'un blanc étincelant, semblables à des couronnes célestes, que seule, à la différence du soleil de l'équateur, la braise destructrice du feu volcanique parvenait parfois à faire fondre ; puis les pentes abruptes de la sierra aux murs de porphyre et de granite et aux sauvages crevasses ; les impériaux torrents glaciaires et les abîmes rocheux à la profondeur infinie ; et à l'intérieur, au cœur des montagnes, des trésors supposés et connus de pierres précieuses, de cuivre, d'argent et d'or.

L'or ! L'or avant toute chose ! Le rêve des rêves ! Des précipices remplis jusqu'aux bords, des filons entiers ; l'or enfoncé dans la roche, veine verdâtre et brillante sous la glace ; des lingots rougeoyants dans les cavernes ; l'or dans le plumage des oiseaux et le sable des steppes, dans les racines des plantes et le filet liquide des sources.

Pour entrer en sa possession, nous avons quitté notre patrie, affronté dans un monde inconnu tous les dangers, les vicissitudes de l'existence, les privations. J'avais dissipé ma part de l'héritage paternel, puis, démuné de tout moyen d'existence, j'avais battu le pavé des villes de la Castille, conservant avec peine l'état de gentilhomme, et quand la misère m'avait attrapé à la gorge, j'avais répondu à l'appel de Francisco Pizarro qui, à cette époque, venait d'arriver à Madrid pour conclure un accord avec la couronne. Après que je me fus engagé à le suivre dans cette entreprise, je ne pensais plus qu'à la manière de m'enrichir. Je n'étais sur ce point aucunement différent de tous mes compagnons, les chevaliers comme les simples soldats. Toute l'Espagne, voire l'Europe entière, était prise dans un fébrile tourbillon : les enfants et les vieillards, les grands de la cour et les vagabonds sur les routes, l'évêque et le paysan, l'empereur et son plus humble laquais oubliaient tout

pour ne plus penser qu'aux trésors de la Nouvelle-Inde. J'étais aussi la proie de cette fièvre destructrice. Elle avait pénétré profondément en moi, éteignant en mon âme toutes les lumières.

Nous avons entendu parler de temples dont les toits et les escaliers étaient en or. Nous avons vu des ustensiles, des ornements et des vêtements en or pur. On nous avait décrit des jardins dans lesquels il y avait des fleurs en or, imitées à la perfection ; en particulier le blé indien, dont l'épi doré était à moitié enfermé dans de larges feuilles d'argent, cependant qu'à l'extrémité pendait une légère aigrette délicatement fabriquée avec le même métal. L'or semblait, dans ce pays, aussi commun que le fer ou le plomb dans le nôtre, et, en effet, les Péruviens ne connaissaient ni l'un ni l'autre, ni le fer ni le plomb.

Nous n'arrivions pas à comprendre – et l'étrangeté de la chose nous tourmentait – que l'or n'eût ici pour les hommes aucune signification, alors qu'il est pour le reste du monde le but suprême et l'objet de la plus ardente convoitise. Ce n'était ni un moyen d'échange, ni un titre de possession, ni une mesure,

ni une référence. Il ne constituait pas le moteur de l'activité. Il n'attirait pas. Il ne faisait pas souffrir. Il ne rendait ni mauvais, ni bon, ni fort, ni faible. Si ce n'avait pas été de l'or, on aurait pu penser que c'était simplement un métal ou un matériau noble. Mais il n'en était rien. Chez eux la propriété était réglémentée autrement que n'importe où ailleurs dans le monde : selon un mode digne d'un conte de fées et qui ne laissait pas de nous inquiéter.

Cela tenait à la hiérarchie des êtres : des millions et des millions d'hommes étaient totalement égaux entre eux, avec au-dessus de tous, à une altitude infinie, l'Inca. À ma connaissance, jamais encore homme mortel n'a été ainsi déifié et ne le sera peut-être plus jamais. J'avais peu à peu accumulé sur ce sujet de nombreuses preuves et entendu bien des récits. Il prodiguait le bien et le mal, la clémence, la dignité, les dons. Sur la borla, garnie de franges, il portait deux plumes de coraquenque, oiseau extrêmement rare, vivant dans un désert parmi les montagnes et que l'on n'avait le droit de tuer que pour orner le chef du prince.

On m'a raconté que, dans les temps les plus reculés, le peuple avait vécu sans lumière et sans lois. Le soleil, grand flambeau et père de l'humanité, s'apitoya sur son humble situation et envoya deux de ses

enfants lui porter les bienfaits de la civilisation. Le couple divin, à la fois frère et sœur, mari et femme, traversa les hauts plateaux. Ils avaient un pieu en or avec eux et avaient reçu l'ordre de s'établir à l'endroit où celui-ci s'enfoncerait sans peine dans la terre. Le miracle se réalisa dans la vallée fertile de Cuzco : le pieu en or disparut de lui-même dans le sol.

L'Inca était le descendant de ces deux êtres de lumière, et tout le pays lui appartenait.

Pour ce qui était de l'agriculture, l'empire était partagé en trois parties : l'une était destinée au soleil, la seconde au prince et la troisième, la plus grande, au peuple. Chaque Péruvien était obligé de se marier à vingt ans, âge où la communauté lui procurait un toit et lui attribuait une parcelle de terrain. Cependant, chaque année, le partage des terres était renouvelé et chaque part était agrandie ou diminuée en fonction du nombre des membres de la famille. Il fallait d'abord travailler les champs qui appartenaient au soleil ; puis ceux des vieillards, des malades, des veuves, bref les champs de tous ceux qui, pour une raison quelconque, ne pouvaient pas s'occuper eux-mêmes de leurs affaires ; puis venait le tour des terres qui devaient couvrir les besoins propres de chacun, à charge cependant d'aider son voisin si celui-ci avait une famille jeune et nombreuse. On s'occupait en

lages dévastés et de monter vers le désert de Pajonal ; je pleurai en pensant à la nature de l'homme et à ses possibilités qui demeurent inexploitées.

J'ai vu la mort sous toutes les formes qu'elle prend sur terre ; j'ai vu les amis s'en aller, les chefs tomber, les peuples disparaître ; j'ai vu l'inconstance de tout bonheur et la duperie de toute espérance ; j'ai goûté le dépôt amer de toutes les boissons et le poison secret de toutes les nourritures ; j'ai souffert de la discorde dans les communautés, de la folie, y compris celle des gens éclairés ; j'ai subi la cruauté tranquille du Temps qui passe sur cette terre de douleur ; j'ai reconnu la vanité de l'avoir et l'éternité de l'être, et je me suis mis à désirer au plus profond de moi-même l'existence d'une étoile meilleure, que le soleil, dans sa magnificence, irradierait d'une lumière plus pure et d'une âme plus noble.

Peut-être que celle sur laquelle je vis a été abandonnée de Dieu.

© 1989, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2015, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 1989

ISBN 978-2-211-22542-7

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr